

travail d'ouvrier chez le jardinier et chez le rhéteur que le souffle inspirateur de la nature vient trop rarement vivifier.

Parfois cette manie d'individualité lui fait commettre des fautes étranges : c'est ainsi que dans son *Orphée*, tragédie lyrique, au lieu d'un chœur aux dieux d'Homère, il imagine un hymne en l'honneur de son protecteur, le cardinal Gonzague, que le héros du poème vient chanter sur la rampe en face du trou du souffleur (1).

Gonzague était l'un des Mécènes de Politien, mais qui s'obstinait aussi dans sa personnalité, toute distincte de celle de l'ami d'Horace : grand seigneur qui payait en monnaie de cuivre des vers qu'Auguste achetait au poids de l'or ; mais nous doutons qu'Horace ait jamais consommé autant de vêtements que son rival de la renaissance.

Heureusement Angelo avait une autre providence à son service, qui se laissait attendrir par les beaux vers.

« Les sots ! disait Politien à Laurent ; ils rient des haillons qui me couvrent le corps et des sandales trouées qui montrent mes pieds à nu.

» Ils me plaisaient sur ce que ma chaussure, n'emprisonnant plus mes doigts, laisse à l'air un plus libre cours.

» Mon vêtement a perdu son lustre et son duvet, la corde seule reste encore, et la maudite traîtresse atteste qu'elle est formée des fils les plus grossiers, les derniers qui restaient à la brebis tondue à ras. Ils rient et ne font plus cas de moi. Ils disent que mes vers ne sont point de ton goût.

» Laurent, envoie-moi donc une de tes belles robes (2). »

A Wittemberg, un moine, qui eût été poète s'il l'eût

(1) Il est juste d'observer que quelques-unes de ces absurdités reprochées à l'*Orfeo* n'existent pas dans les manuscrits originaux, d'après lesquels la pièce a été imprimée. Hallam, t. 1, p. 213 ; Burney, *Hist. de la Musique*, t. IV, p. 17, et Roscoe pensent que c'est le premier drame musical joué en Italie. — Tiraboschi ne parle pas d'accompagnement en musique à cette pièce ; Coriani dit seulement : — *Alcuni di essi sembrano dall' autore destinati ad accoppiarsi colla musica. Tali sono le canzoni e i cori alla greca.*

(2) Laurenti, vestes jam mihi mitte tuas.

voulu, disait aussi à l'électeur : « Ma soutane s'en va, donnez-moi donc quelques pièces de drap noir pour m'en faire une autre (1) ; » mais Sa Grâce ne se pressait guère, tandis que le Magnifique de Florence cherchait tout aussitôt dans sa garde-robe, et faisait remettre à Politien un vêtement de drap de Venise, que le poète, sans même le donner au tailleur, endossait sur-le-champ ; et le peuple de s'écrier :

« C'est un habit de Laurent ! il faut que les vers d'Angelo soient bien beaux, puisqu'il l'habille si richement ! »

Le poète avait besoin de remercier son bienfaiteur : il invoquait l'assistance de Calliope, qui descendait de l'Olympe, et, ne reconnaissant plus son favori, tant il était richement vêtu, se hâta de regagner le ciel. Politien se frappait inutilement le cerveau ; le vers reconnaissant ne venait pas (2).

Mais tout le monde ne regardait pas comme cette *plébécule* dont parle Politien au vêtement du poète. Sa petite maison près de l'église Saint-Paul, dont il était prier, était chaque matin assiégée d'une foule de visiteurs qu'il n'avait pas la force d'éconduire. Il a peint d'une manière fort comique le malheur de celui qui portait un nom littéraire à cette époque.

« En voici un qui vient frapper à ma porte un glaive à la main, dont il ne peut lire les lettres mystérieuses ; un autre qui veut absolument une inscription pour son cabinet d'étude ; un troisième qui attend une devise pour sa vaisselle ; d'autres qui me demandent des épithalames, des chansons ; c'est à peine si j'ai le temps d'écrire ! Dieu me pardonne, il

(1) Nous avons cité quelques fragments de lettres à ce sujet dans l'*Histoire de Luther*, t. II ; on les trouvera également dans les *Mémoires de Luther*, par M. Michelet. Ils sont extraits de la correspondance du réformateur, publiée à Berlin par le docteur de Wette.

(2) Astitit, inque meo pretiosas corpore vestes  
Ut vidit, pavidum rettulit inde pedem,  
Nec potuit culti faciem dea nosse poetæ.  
Si minus ergo tibi meritas ago carmine grates,  
Frustrata est calamum diva vocata meum.  
Ad Laurent. gratiarum actio.

faut interrompre jusqu'à la lecture de mon bréviaire (1).»

Il nous fallait donner une idée des maîtres de Jean de Médicis. Marsile Ficin représente le néoplatonisme alexandrin, mais dans des tendances catholiques; — Pic de la Mirandole, la mystique judaïque, mais rattachée au dogme chrétien; — Politien, la rhétorique païenne, mais assouplie au style de la renaissance. Il était impossible que l'élève échappât à l'influence de ses professeurs. Il dut prendre à l'un son amour pour Platon, à l'autre ses fantaisies rêveuses, au troisième son culte pour l'antiquité. Si donc jamais un jour Dieu l'appelle à Rome pour gouverner l'Église, nous sommes sûrs d'avance que nous retrouverons dans le Florentin couronné les traits les plus saillants de ces trois grandes natures. Comme Marsile, un moment il rêvera des mondes imaginaires, doués d'une force cachée personnelle; comme Pic, il aimera la vie des champs; comme Politien, il cherchera la solitude: trois belles âmes dont il reflétera les vertus; ami chaud et dévoué comme Politien, sensible comme Pic de la Mirandole, doux comme Ficin. Ce n'est pas sans motif que la Providence, si elle a des vues sur Médicis, a placé près de lui ces trois caractères de lettrés. En ce moment, l'Allemagne travaille à secouer le joug de l'école. Elle s'est peu mêlée au mouvement intellectuel qui agite à cette heure l'Italie: restée en deçà des Alpes, elle ignore ce qui se passe dans le monde ultramontain; elle croit, et c'est le sujet ordinaire de ses plaintes, que la papauté s'est donnée corps et âme à Aristote. A l'entendre s'exprimant plus tard par la voix de son lauréat Ulrich de

(1) Adeo mihi nullus inter hæc scribendi restat aut commutandi locus, ut ipsum quoque horarium, sacerdotis officium pene, quod vix expiabile credo, minutatim concidatur. — Ep. ix. Donato. 2. Lib. On connaît cette vieille anecdote qui traîne dans tous les recueils d'Ana, où Politien se vante de n'avoir jamais ouvert son bréviaire de peur de se gêner au latin des offices. Bayle, qui l'a donnée le premier, n'avait pas lu la correspondance de l'auteur; on en a dit autant de Bembo, et avec aussi peu de raison.

Hutten, le syllogisme, qui a tué l'imagination, qui pèse comme du plomb sur la pensée, qui arrête l'essor de l'esprit humain, et qu'un de ses plus glorieux enfants comparera bientôt à la monture d'Abraham, qu'il faut attacher au bas de la montagne, quand on veut sacrifier sur les hauts lieux, c'est-à-dire pénétrer dans l'œuvre de Dieu; le syllogisme règne en maître dans les écoles d'Italie. Ces plaintes, dont elle n'a pu vérifier la justesse, car elle ne s'est pas mise à voyager, ont soulevé contre la papauté de graves reproches. Dieu s'apprête à leur donner un démenti. Architecture, peinture, poésie, éloquence, musique, sous Léon X, tout s'avivra à la nature visible: l'antiquité dans ses créations matérielles sera le moule à l'aide duquel tout ce qui se sentira de l'âme voudra reproduire ses émotions. L'idée pourra souffrir de ces ardeurs pour le symbole, mais la plastique y gagnera. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur quelques-unes des peintures de Fra-Angelico, si ravissante d'expression, mais où la vie se réfugie tout entière dans la tête; et sur les reliefs d'Orcagna, où l'on dirait qu'il n'y a dans l'être humain qu'un élément, au lieu de cette double individualité, l'âme et le corps, que Dieu lui donna en le créant.

Supposons à la place de Léon X un homme doué d'ailleurs d'éminentes vertus, mais de race germanique, comme Adrien d'Utrecht qui, à tous ces artistes accourus pour le fêter lors de son entrée à Rome, eût préféré, ainsi qu'il le disait, un cortège de paralytiques. Alors notre petite lampe de Ficin serait morte faute d'aliments, et Platon aurait traversé les mers pour retourner en Orient; et une portion notable de l'humanité, l'Allemagne, qui aspirait, de tous les élans de sa nature, vers les phénomènes visibles, aurait accusé Rome de vouloir l'arrêter dans cette voie nouvelle de transformation (1).

(1) On trouvera dans *Meinere Lebensbeschreibung*, etc., t. II, p. 111, 220, d'amples détails sur Politien, et l'appréciation de cet écri-

Toutefois soyons justes envers Adrien VI : avec le temps les besoins de la société changent; l'art en possession de formes nouvelles, il fallait un homme du Nord qui l'arrêtât sur le penchant de ce naturalisme où il menaçait de se précipiter.

vain comme poète latin, comme rhéteur, comme grammairien, comme poète italien. Roscoe, Vie de Laurent de Médicis; Sismondi, Littérature du Midi, t. II, p. 43, ont donné quelques fragments de sa *Giostra di Giuliano*, le tournoi de Julien de Médicis. — M. Villemain, dans le tome II de son Cours de littérature, a parfaitement jugé le caractère poétique de Politien. — M. Alexandre Bonafous a publié une belle thèse sur ce savant : *De Angeli Politiani vitâ et operibus disquisitiones*. Parisiis, 1847, in-8°.

### CHAPITRE III.

#### JEAN DE MÉDICIS A PISE. 1489—1492.

Chalcondyle. — Bibbiena. — Jean de Médicis étudia la musique. — Il part pour Pise. — L'université de cette ville est protégée par les papes, et restaurée par les Médicis. — Les professeurs Philippe Decio et Bart. Soccino. — Progrès de l'écolier. — Il soutient sa thèse à Florence, où il est reçu docteur en droit canon. — Philomus prédit que Médicis sera pape.

Jean poursuivait le cours de ses études; à douze ans il connaissait le grec, le latin, et lisait à livre ouvert Homère et Virgile : c'était l'orgueil de ses maîtres. Le vieux Chalcondyle, obligé de quitter la chaire de littérature grecque autour de laquelle, depuis l'apparition récente de Politien, ne se pressaient plus que de rares écoliers (1), avait trouvé dans le palais de Médicis un asile où les caresses de Jean le consolait de l'injustice de ses anciens élèves. Jean n'avait pas voulu l'abandonner. On reprochait à Chalcondyle une phrase incolore, une parole sans vie, une diction sans jet ni flamme : on le comparait à un rhéteur à jeun (2). L'écolier florentin, de sa nature si mobile, l'avait un beau matin, quand il s'appropriait à discourir sur Platon, brisé comme un musicien brise un violon qui ne rend plus de son. Le vieux professeur, les larmes aux yeux, avait été contraint de s'exiler de cette chaire si souvent témoin de ses triomphes, et d'aller se consoler dans la demeure de ses maîtres, où du moins il ne pouvait plus entendre les applaudissements qu'on prodiguait à son rival, qui resta toujours son

(1) Paul. Jovius, Elog., cap. xxix.

(2) Uti aridus atque jejunos. — P. Jov.